

HOMÉLIE 11

«Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors, et rachetez le temps. Que toutes vos paroles soient accompagnées de la grâce et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient.»

1. Le conseil que le divin Maître avait donné à ses disciples, Paul à son tour nous le donne aujourd'hui. Que disait donc le Christ ? «Voilà que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme les serpents, et simples comme les colombes.» (Mt 10,16) Soyez circonspects, que nul n'ait occasion de vous surprendre. Aussi est-il ajouté : «Envers ceux du dehors,» afin que nous apprenions qu'il nous est indispensable de nous tenir sur nos gardes moins encore envers nos propres membres qu'envers les étrangers. Là où il y a communauté fraternelle, le pardon et la charité règnent en toute chose. Mais il importe qu'il y ait sécurité, surtout contre les dangers venant du dehors : en effet, on ne saurait tenir la même conduite à l'égard de ses ennemis qu'à l'égard de ses amis. Puis, après leur avoir inspiré ces craintes, voyez comme il ranime leur courage par ces mots : «Rachetez le temps.» C'est dire : Le temps présent est de peu de durée. Non qu'il veuille, en parlant ainsi, les rendre artificieux et hypocrites, ce qui, loin d'être de la sagesse, serait de la folie; mais quoi ? Ne vous laissez point surprendre, leur dit-il, dans les choses où vous ne nuisez point à autrui. Il donne le même conseil dans l'Épître aux Romains : «Rendez à chacun ce qui lui est dû, le tribut à qui vous devez le tribut, l'impôt à qui vous devez l'impôt, l'honneur à qui vous devez l'honneur.» (Rom 13,7) N'entrez en lutte que pour prêcher le Christ, et que cette lutte n'ait pas d'autre origine que lui. Avoir des inimitiés avec le monde pour tout autre motif, c'est perdre sa récompense; et le monde, que nous rendons plus mauvais, nous accuse avec juste raison, comme si nous ne payions pas l'impôt, si nous ne rendions pas les honneurs à qui ils sont dus, si nous n'étions pas humbles.

Voyez-vous combien est grande la modération de Paul à l'endroit de tout ce qui ne porte pas obstacle à la prédication ? Ecoutez-le lorsqu'il s'adresse à Agrippa : «Je m'estime heureux de me défendre aujourd'hui devant vous, parce que vous êtes pleinement instruit des coutumes des Juifs et des questions qui se sont élevées parmi eux.» (Ac 26,2-3) S'il avait pensé qu'il fût permis de manquer de déférence à un roi, il eût tenu un tout autre langage. C'est encore avec une grande modération que le bienheureux Pierre répond aux Juifs : «Il faut obéir plutôt à Dieu qu'aux hommes.» (Ibid., 5,29) Pourtant ces apôtres, qui avaient voué leur âme à Dieu et avaient fait abnégation de la vie, auraient pu se montrer fiers et agir en tout à leur guise; mais ils s'étaient voués à Dieu et avaient fait abnégation de la vie, non pour rechercher une vaine gloire (une telle conduite eût été de l'orgueil), mais pour évangéliser et pour répandre la parole de Dieu librement et sans réticences. La recherche de la vaine gloire est une intempérance. «Que toutes vos paroles soient accompagnées de grâces et assaisonnées du sel de la sagesse,» C'est-à-dire que le désir de plaire dans nos discours ne doit pas dégénérer en oubli de nos devoirs. On peut parler gracieusement, mais avec cette grâce qui est la compagne de la dignité. «En sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient.» Il ne convient donc pas d'avoir le même langage avec tous les hommes, je veux dire le même avec les infidèles et avec vos frères. Ce serait le comble de la démence.

«Mon très cher Tychique, fidèle ministre du Seigneur, et mon compagnon dans le service, vous apprendra tout ce qui me regarde.» Oh ! que la sagesse de Paul est grande ! Il ne parle dans ses épîtres que de ce qui est nécessaire et urgent; il ne veut pas d'abord les rendre trop longues : en outre, celui qui en est le porteur tire un caractère plus vénérable de cette circonstance qu'il a quelque chose à raconter; enfin, cela prouve quelle grande amitié lui portait l'Apôtre, puisqu'il lui a confié une mission toute confidentielle. Il y avait d'ailleurs des particularités qu'il n'eût pas été prudent de confier à une lettre. «Mon très cher Tychique,» dit-il. Puisqu'il lui est très cher, il connaît tous ses secrets, rien ne lui est caché. «Fidèle ministre du Seigneur et mon compagnon dans le service dont je suis chargé.» Il est fidèle, il dira donc toute la vérité; et, puisqu'il est le compagnon de Paul, il a eu sa part des épreuves subies. Rien n'est oublié pour que le messenger inspire une entière confiance. «Je vous l'ai envoyé.» Il leur montre une grande affection, puisque c'est uniquement pour eux qu'il a fait entreprendre ce long voyage. Il écrit de même aux Thessaloniciens : «C'est pourquoi, ne pouvant souffrir plus longtemps de n'avoir point de vos nouvelles, il nous plut de demeurer seul à Athènes, et nous vous envoyâmes Timothée notre frère.» (I Th 3,1,2) C'est encore pour ce motif qu'il envoya le

même Tychique aux Ephésiens : « Afin qu'il connût l'état où ils étaient et qu'il consolât leurs cœurs. » (Ep 6,22) Remarquez qu'il l'envoie pour apprendre l'état où ils sont, et non pour leur faire savoir l'état où il se trouve lui-même : il met toujours au dernier rang ce qui le concerne. Il fait voir aussi qu'ils vivent au milieu des tentations, par ces mots : « Afin qu'il console vos cœurs. » « Ainsi qu'Onésime, mon cher et fidèle frère, qui est de votre pays. Ils vous informeront de tout ce qui se passe ici. » Cet Onésime est celui au sujet de qui il écrivait à Philémon. « J'avais voulu le retenir auprès de moi, afin qu'il me rendit quelque service à votre place, dans les chaînes que je porte pour l'Evangile; mais je n'ai rien voulu faire sans votre avis. » (Philem 13) Il ajoute l'éloge de leur cité, pour leur apprendre à ne pas rougir de leur patrie, à s'en glorifier, au contraire : (« Qui est de votre pays. Ils vous informeront de ce qui se passe ici. Aristarque, qui est prisonnier avec moi, vous salue. »

2. Rien de si grand que cet éloge. Cet Aristarque est le même qui fut amené avec lui de Jérusalem. Cette parole de l'Apôtre est supérieure à celle des prophètes, quand ils disent d'eux-mêmes qu'ils sont des étrangers et des voyageurs; à ces titres il ajoute celui de captif. En effet, il était conduit et traité en captif; et en cette qualité désigné à la malice des hommes comme un être à tourmenter; il était même dans une pire condition. Lorsque les hommes ont réduit un ennemi en esclavage, ils le soignent comme une chose leur appartenant; l'Apôtre dans les chaînes ne cessait d'être traité comme un ennemi en guerre ouverte : on le frappait, on le battait de verges, on l'accablait d'outrages et de calomnies. Ces persécutions étaient un grand encouragement pour ses disciples : ils se fortifiaient en voyant leur maître soumis aux mêmes épreuves qu'eux. « Et Marc, cousin de Barnabé. » Il loue Marc de cette parenté, car Barnabé était un grand chrétien. « Sur lequel on vous a écrit : S'il va chez vous, recevez-le bien. » Qu'est-ce à dire ? Sans cette recommandation, l'auraient-ils donc mal reçu ? Nullement; mais il veut qu'on le reçoive avec les plus grands égards; ce qui montre qu'il s'agit d'un chrétien de mérite. Paul ne dit pas de quel lieu il a été écrit au sujet de Marc. « Et Jésus appelé le Juste. » Celui-ci était peut-être de Corinthe. Ensuite, quand il a dit ce qu'il y avait de particulier sur chacun des trois, il fait leur commun éloge : « Ils sont du nombre des fidèles circoncis. Seuls ils travaillent maintenant avec moi pour le royaume de Dieu; ils ont été ma consolation. »

Après avoir écrit « prisonnier avec moi, » voyez comment, pour ne pas laisser dans l'abattement ses compagnons de captivité et pour relever leur courage, il amène ces mots : « Ils travaillent maintenant avec moi pour le royaume de Dieu. » Ils sont ses compagnons dans les épreuves, mais aussi ses compagnons dans son travail pour le royaume de Dieu. « Ils ont été ma consolation. » Il fait voir qu'ils sont grands, puisqu'ils ont été la consolation d'un apôtre. Considérons bien la prudence de Paul. « Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors, et rachetez le temps; » leur temps, veut-il dire, et non point le vôtre; ne revendiquez donc point pour vous la puissance, rachetez le temps. Il ne dit pas seulement « achetez, » mais « rachetez, » ou en d'autres termes : Prenez les dispositions nécessaires pour en faire votre propriété. Ce serait le comble de la folie de chercher des occasions de guerres et d'inimitiés. Ce serait se créer des périls superflus et stériles; il y aurait à cela un désavantage de plus, celui d'inspirer un plus grand éloignement aux infidèles. Aussi écrivait-il à Timothée : « Il faut aussi que ceux du dehors rendent de lui un bon témoignage; » (II Tim 3,7) et ailleurs : « Pourquoi entreprendrai-je de juger ceux qui sont hors de l'Eglise ? » (I Cor 5,12) « Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors. » Ils sont du dehors, quoiqu'ils habitent le même monde que nous, en ce sens qu'ils sont hors du royaume et de la maison du Père commun. En même temps, il console les fidèles en les appelant étrangers ici-bas, selon ce qu'il leur a dit plus haut : « Votre vie est cachée en Dieu avec Jésus Christ. » (Col 3,3) En votre temps, veut-il dire, vous chercherez la gloire, et les honneurs, et tous les autres biens; n'en faites rien maintenant, et rendez à chacun ce qui lui est dû. Ensuite, de peur que vous ne pensiez qu'il parle de biens temporels, il ajoute : « Que toutes vos paroles soient accompagnées de la grâce et assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. » Par conséquent, point d'hypocrisie; car l'hypocrisie n'est pas accompagnée de la grâce, ni assaisonnée du sel de la sagesse. Y aurait-il du danger à montrer cette sagesse, n'hésitez pas à la pratiquer; si l'on vous laisse le temps de parler à loisir, n'en tirez pas vanité : que le respect de vous-même et la piété vous guident en toute occasion.

Ne voyez-vous point avec quelle modération Daniel traite un homme impie ! Ne voyez-vous point de quelle sagesse les trois enfants font preuve devant le roi, en montrant leur grandeur d'âme et leur franchise sans vaine audace et sans hardiesse offensante ? La hardiesse outrée n'est pas de la franchise, mais bien de l'orgueil. « Afin que vous sachiez répondre à chacun comme il convient. » On ne répond pas à un prince comme à l'un de ses

sujets, à un riche comme à un pauvre. Pourquoi ? C'est que l'esprit des riches et des princes est d'autant plus malade qu'il est plus enflé des fumées de l'orgueil, en sorte qu'il faut se faire accommodant avec eux; tandis que l'esprit du pauvre ou d'un sujet est plus ferme et plus sage; on peut sans inconvénient user avec eux d'une plus grande franchise et chercher sans détours leur édification. Non point qu'il faille moins honorer celui-ci, parce qu'il est pauvre, et celui-là davantage, parce qu'il est riche; on doit seulement ménager dans le riche une infirmité d'esprit que le pauvre n'a pas. Par exemple, gardez-vous d'adresser sans nécessité de dures paroles à un infidèle et d'être hautain avec lui; mais, s'il vous interpelle sur des questions de dogme, répondez qu'il fait chose détestable et impie. Si personne ne vous interroge et ne veut vous contraindre à parler, il ne convient pas de vous attirer témérairement des inimitiés. Quel besoin de s'attirer des haines sans nécessité ? S'agit-il de catéchiser quelqu'un, ne dites que ce que demande la matière à traiter; taisez-vous sur tout autre point. Si vos paroles sont assaisonnées du sel de la sagesse, viendraient-elles à tomber dans une âme dissolue, elles en corrigeront la mollesse; comme si elles tombent dans une âme inculte, elles en adoucissent les aspérités. Ayez la grâce, qui tient le milieu entre la raideur et l'obséquiosité : soyez austère et agréable à la fois. L'homme austère à l'excès blesse et n'est pas utile; l'homme obséquieux est plus importun qu'agréable. Il faut en tout une juste mesure. N'ayez ni le visage sombre et repoussant, ce qui déplaît, ni un visage trop épanoui, ce qui est disgracieux et vil. Prenez de part et d'autre ce qu'il y a de bon; fuyez l'excès : semblable à une abeille, prenez la sérénité de l'un et la gravité de l'autre. Celui qui veut instruire doit être plus prudent que le médecin, qui n'applique pas les mêmes remèdes à tous les tempéraments : le corps supporterait mieux des remèdes nuisibles, que l'âme des paroles qui ne lui conviennent pas. Je suppose qu'un infidèle vienne à vous et recherche votre amitié. Ne discutez avec lui aucune question de religion avant d'être entré profondément dans son estime; et, même alors, ne l'entraînez dans cette voie qu'insensiblement.

3. Voyez quel fut le langage de Paul, quand il vint à Athènes, il ne disait point : Ô pervers ! monstres de perversité ! mais quoi ? «Athéniens il me semble qu'en toute chose vous êtes très religieux.» (Ac 17,22) Et cependant, quand l'occasion l'exigeait, il n'hésitait pas à employer d'énergiques paroles; ainsi lorsqu'il apostrophait Elymas avec une si grande véhémence : «Homme plein de ruse et de perfidie, disait-il, enfant du démon, ennemi de toute justice.» (Ac 13,10) La sagesse voulait qu'il ne fût point violent envers les Athéniens : mais c'eût été de la pusillanimité de ménager les termes à l'égard d'Elymas. Une affaire vous conduit-elle devant le magistrat, rendez-lui les honneurs qui lui sont dus. «Ils vous informeront, dit-il, de tout ce qui se passe ici.» Vous apprendrez pourquoi je ne vais pas avec eux auprès de vous. Que signifie : «Ils vous informeront de tout ?» De ma captivité et de tout ce qui me retient. Moi qui désire tant de vous voir, je n'aurais pas envoyé des messagers au lieu de m'y rendre moi-même, si de grands obstacles ne me retenaient forcément ici. Ces nouvelles n'étaient-elles point de nature à les consoler ? Au plus haut point. Il n'appartenait qu'à lui-même, en qui ils avaient une foi entière, de relever leur courage, en leur faisant savoir, et les épreuves qu'il avait à subir, et la grandeur d'âme avec laquelle il les supportait. «Avec Onésime, dit-il, mon cher et fidèle frère.» Il donne le nom de frère à un serviteur ? c'est avec raison, puisqu'il prend lui-même le titre de serviteur des fidèles. Abaissons tous notre orgueil, faisons taire notre arrogance : Paul prend le titre de serviteur, lui qui est aussi grand que le monde et que les cieux incommensurables; et vous osez être orgueilleux ? Celui qui faisait tout et obtenait tout selon sa volonté, celui qui avait l'une des premières places dans le royaume des cieux, qui fut couronné, qui fut ravi au troisième ciel, appelle les serviteurs ses frères et ses compagnons de servitude. Où est la folie ? où l'arrogance ? Heureux Onésime, qui sut mériter la confiance assez pour être chargé d'un tel message. «Et Marc, cousin de Barnabé, dont vous avez reçu des nouvelles. Accueillez-le.» Peut-être Barnabé leur avait-il écrit. «Qui sont au nombre des fidèles circoncis.» Il abaisse l'orgueil des Juifs et relève le sentiment de leur propre dignité chez les Colossiens; là peu de fidèles étaient circoncis et le plus grand nombre appartenait à la gentilité. «Ils furent ma consolation.» Il leur fait voir qu'il traverse de grandes épreuves. Glorieuse mission, celle de consoler les saints par notre présence, par nos paroles, par nos prévenances, et de prendre part à leurs afflictions ! Se souvenir de ceux qui sont dans les chaînes, c'est comme si l'on était enchaîné avec eux; si nous partageons leurs souffrances, nous partageons aussi leurs couronnes. N'êtes-vous jamais descendu dans le stade pour y combattre ? l'un quitte ses vêtements, l'autre lutte déjà. Vous serez leur compagnon, si bon vous semble : oignez l'athlète qui s'apprête à la lutte, faites-vous son ami, son partisan, soutenez-le de la voix, excitez son ardeur, relevez son courage.

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

Pourquoi ne point agir de même à l'occasion des combats spirituels ? Paul, qui n'avait aucun besoin d'un tel secours pour lui, prodiguait les encouragements aux fidèles. Vous aussi, fermez la bouche à ceux qui voudraient blâmer celui qui combat; cherchez des cœurs qui l'aiment, prodiguez-lui vos soins, quand il sort du stade, et vous aurez votre part de ses couronnes et de sa gloire. N'auriez-vous fait autre chose que vous montrer joyeux de ses actions, vous avez été pour beaucoup son compagnon de lutte : vous y avez contribué de votre charité, qui est le plus grand de tous les biens. Ceux qui pleurent semblent prendre part à notre douleur, et nous leur savons gré d'en adoucir l'amertume; mais combien plus nous sont agréables ceux qui partagent notre joie. Il est certes bien triste d'être seul à porter le fardeau de ses peines : «J'ai désiré, dit le prophète, j'ai désiré, mais en vain, quelqu'un qui prit part à ma douleur.» (Ps 68,21) Aussi Paul écrit-il aux Romains : «Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent.» (Rom 12,15) Augmentez la joie d'autrui. Si vous voyez votre frère entouré de considération, ne dites point : Pourquoi me réjouirais-je du crédit dont il jouit ? Ce sont les paroles d'un ennemi, non d'un frère. Il ne dépend que de vous de vous faire de la considération d'autrui votre bien propre : n'est-il pas en votre pouvoir de la rendre plus grande, si, au lieu d'en être chagrin, vous vous en réjouissez et si vous témoignez de la joie ? D'où cette conséquence évidente, que l'envieux ne porte pas seulement envie à celui qui a l'estime publique, mais encore à ceux qui montrent cette estime : tant il est convaincu qu'ils la possèdent aussi ! Or, l'envie est la mère de la vanité. La modestie de l'homme de bien s'alarme de trop de louange : l'envieux, au contraire, la savoure avec délices. Ne voyez-vous point que, de deux athlètes, l'un reçoit la couronne et l'autre ne la reçoit pas ? Et leurs partisans sont tristes ou joyeux suivant qu'ils aiment l'un ou l'autre. Les partisans du vainqueur tressaillent d'allégresse.

Qu'il est beau de n'être point envieux ! Le plaisir vient du travail d'autrui : le champion a la couronne; vous, les tressaillements d'allégresse. Sans cela, pourquoi vous réjouiriez-vous de la victoire d'un autre ? Vous vous réjouissez, chacun le comprend, parce que le succès vous est commun avec le vainqueur. C'est pourquoi les jaloux censurent moins le vainqueur qu'ils ne cherchent à rabaisser la victoire; et, si leur champion prend sa revanche, ils vous disent : Je vous ai vaincu; je vous ai terrassé; tant il est vrai que, si la victoire est l'œuvre d'un autre, vous en avez votre part de gloire. Puisque c'est donc un si grand bien que d'être sans envie dans notre conduite extérieure, et qu'il faut nous faire un patrimoine de la prospérité du prochain, combien plus devons-nous être heureux à l'occasion d'une victoire sur le démon ! Sa rage s'exalte d'autant plus que nous montrons plus de joie. Tout pervers qu'il est, il n'ignore point que cette joie a de bien grandes douceurs. Voulez-vous le remplir de désespoir ? Réjouissez-vous; voulez-vous le réjouir ? soyez abattu. La tristesse de votre âme adoucit la douleur qu'il éprouve de la victoire de votre frère; vous restez avec lui, par conséquent séparé de votre frère : votre conduite est plus coupable que la sienne. Autre chose est se conduire en ennemi, quand on l'est réellement; autre chose, quand on se dit l'ami de quelqu'un, rester dans les rangs de ses ennemis : un tel ami est le pire de tous les ennemis. Si votre frère s'est acquis une bonne renommée par son langage, ou par sa piété ou par sa droiture, identifiez-vous à sa bonne renommée, montrez que vous êtes, vous et lui, membres d'un même corps.

4. Comment le pourrais-je, dira quelqu'un, puisque ce frère me refuse son estime ? Gardez-vous de cette parole, fermez vos lèvres. S'il était près de moi, celui qui parle ainsi, je poserais ma main sur ses lèvres, de peur que l'ennemi du salut ne l'entendit. Nous avons souvent des sentiments d'inimitié que nous cachons à nos ennemis; et vous, vous les laissez voir au démon. Ne parlez pas ainsi, n'ayez point cette pensée. Persuadez-vous que votre ennemi est l'un de vos membres; sa gloire est celle du corps tout entier. Pourquoi, ajoutera-t-on, ceux qui sont hors de l'Eglise n'agissent-ils pas de cette manière ? Vous en êtes vous-même la cause. Quand ils vous entendent dire que la joie du prochain vous est étrangère, ils y restent étrangers eux-mêmes; ils n'oseraient pas, s'ils vous voyaient la regarder comme votre bien; mais vous avez comme eux un faux amour-propre. Vous ne vous attirez peut-être pas du renom en faisant l'éloge de votre ennemi; mais vous vous rendez vous-même digne d'un éloge plus grand. La charité est la plus noble de toutes les vertus, et vous avez gagné la couronne due à ceux qui la pratiquent. Est-il habile orateur ? il a la palme dans l'art de bien dire; vous, la palme dans l'art d'aimer : il prouve la puissance de ces paroles; par vos actes, vous terrassez l'envie et vous foulez aux pieds la haine. Vous avez donc un droit bien plus éclatant à être couronné, vous avez soutenu une lutte plus glorieuse; vous n'avez pas seulement terrassé l'envie, vous avez fait plus encore : il n'a qu'une seule couronne, et vous en avez deux, avec lesquelles la sienne ne saurait rivaliser d'éclat. Quelles couronnes ? La première est due à votre victoire sur l'envie, la seconde à votre charité. Votre joie du succès d'un ennemi prouve

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX COLOSSIENS

non seulement que vous êtes pur de toute envie, mais encore que vous êtes inébranlable dans la charité. Souvent un mouvement humain, tel que la vaine gloire, assombrit l'âme de votre ennemi : vous êtes exempt de ces troubles de la conscience; car ce n'est point par un mouvement de vaine gloire qu'on se réjouit du bien qui arrive à autrui. A-t-il fait prospérer l'Eglise, accru le nombre des fidèles ? louez-le encore : vous gagnez une double couronne, pour votre victoire sur l'envie et pour votre charité. Je vous en supplie, marchez dans cette voie.

Voulez-vous que je vous montre une troisième couronne ? Il a les applaudissements des hommes, hôtes de la terre; vous avez ceux des anges, habitants du ciel. Autre chose est se montrer éloquent, autre chose vaincre les mouvements désordonnés de son âme; là on obtient une gloire temporelle, ici une gloire éternelle; celle-là vient des hommes, celle-ci de Dieu; il porte une couronne visible, tandis que vous recevez la vôtre dans le secret de la conscience, là où votre Père vous voit. S'il était permis au regard de voir au travers du corps l'âme de l'un et de l'autre, je vous montrerais que celle de l'homme charitable est la plus noble et la plus resplendissante. Broyons le dard de l'envie : ce sera servir nos intérêts, mes frères, et gagner l'immortelle couronne. L'envieux ne lutte point contre celui auquel il porte envie, mais contre Dieu même. L'envieux, que chagrine la faveur dont jouit le prochain, mènerait par les discordes l'Eglise à la ruine : il ne lutte donc pas contre un homme, il lutte contre Dieu. Je vous le demande, si un homme s'attirait la faveur en rehaussant les grâces de la fille d'un roi par de vrais ornements et de sages conseils, et qu'un autre cherchât à paralyser ses efforts en inspirant à cette princesse des goûts indignes de son rang; celui-ci ne dresserait-il pas des embûches à la princesse et au roi plutôt qu'à son rival ? C'est ainsi que l'envie combat contre l'Eglise et lutte contre Dieu même. Les intérêts de l'Eglise sont étroitement liés à l'estime dont jouit votre frère, et puisque vous nuisez à l'Eglise en lui nuisant, vous nuisez à Dieu. Vous travaillez à l'œuvre de Satan, puisque vous tendez des embûches au corps de Jésus Christ. Si vous êtes blessé du crédit d'un homme qui ne vous a offensé en rien, vous n'en êtes que plus l'ennemi du Christ. Quelle injure vous a-t-il faite, que vous ne veuillez point qu'on rehausse la beauté de son corps, que vous ne veuillez point qu'on pare sa divine épouse ?

Ah ! quelle douleur me cause cette conduite ! vous comblez vos ennemis de joie; au lieu d'affliger, comme vous prétendiez le faire, celui dont vous jalousez la considération, vous le réjouissez davantage, et l'envie que vous lui portez augmente sa réputation, car vous ne pouvez être envieux sans proclamer son mérite : ou plutôt, vous faites voir quel supplice vous endurez. J'ai honte de vous exhorter à ce sujet; mais je sais que la faiblesse de notre esprit est si grande. Du moins corrigeons-nous, affranchissons-nous de ce vice pernicieux. Vous souffrez de ce qu'on loue votre prochain et de ce qu'il est considéré ? Pourquoi donc, par votre envie, augmentez-vous son crédit ? Vous voulez l'affliger ? Pourquoi donc montrez-vous votre propre chagrin ? pourquoi vous punissez-vous vous-même, plutôt que vous ne punissez l'homme que vous ne voulez pas qu'on loue ? Vous lui procurez une double satisfaction, une double joie, et vous vous infligez un double supplice : vous mettez en lumière son mérite, et votre chagrin lui est un sujet de joie; il se réjouit de tout ce qui excite votre sombre jalousie. Voyez comme nous nous blessons profondément nous-mêmes, sans le comprendre. Il est mon ennemi, direz-vous. Mais pourquoi votre ennemi ? Quelle injure vous a-t-il faite ? Et puis, voilà que nous augmentons la considération de notre ennemi, et partant nous accroissons notre peine. Nous aggravons encore notre supplice, si nous venons à croire qu'il le connaît. Peut-être au fond ne s'en réjouit-il pas; mais nous pensons qu'il s'en réjouit, et c'est pour nous un nouveau sujet d'affliction. Cessez donc d'être envieux : pourquoi vous blesser ainsi vous-même ? Souvenons-nous, mes bien-aimés, que ceux qui sont exempts d'envie gagnent deux couronnes : l'approbation des hommes et l'approbation de Dieu. Songeons à tous les maux dont l'envie est la source. Nous pourrions ainsi terrasser ce monstre, être loués devant Dieu, obtenir l'estime du prochain, et avoir en partage les biens réservés à ceux qui jouissent d'une bonne considération. Peut-être les aurons-nous en partage, et, s'il en est autrement, nous n'aurons pas du moins obtenu ce qu'il importait de ne pas obtenir. Nous pourrions encore par ce moyen, après avoir vécu pour la gloire de Dieu, parvenir à l'héritage promis à ceux qui l'aiment, par la grâce et bonté de notre Seigneur Jésus Christ, à qui appartient, en l'unité du Père et du saint Esprit, la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.